

## LUDWIG WITTGENSTEIN OU LE REFUS DE LA COURONNE

[...] Ou plutôt : la parole (logique) *au lieu* du silence (mystique), littéralement *en son lieu même*.

Mais si, de l'Ancien Testament, Wittgenstein passe au Nouveau, il s'arrête précisément à l'Évangile, entendons : il ne va pas jusqu'aux Épîtres des Apôtres (c'est-à-dire essentiellement jusqu'à Paul). Autant dire qu'il ne va pas jusqu'au *catholicisme*, lequel est toujours constitué comme la mystique + Paul (Jean + Paul, bref Jean-Paul). Voici le texte :

L'Ancien Testament vu comme un corps sans tête : Le Nouveau Testament est la tête, les Épîtres des Apôtres la couronne.

Quand je songe à la Bible juive – l'Ancien Testament seul – j'ai envie de dire : à ce corps manque (encore) la tête. Ces problèmes restent sans solution, ces espérances sans remplissement. Mais je ne me représente pas nécessairement une tête avec une *couronne*. (*Remarques mêlées*, p. 46)

Voici donc notre couronne : elle désigne le paulinisme. Deux passages seulement, dans les *Remarques mêlées*, concernent les Épîtres de Paul, dont le premier n'est guère utilisable tel quel, sinon en ceci que Wittgenstein y avoue la répugnance que lui inspire la doctrine de la prédestination : « ... la doctrine paulinienne de la prédestination est pour moi – au niveau qui est le mien – irrégiosité pure et simple, un non-sens haïssable » (*op. cit.*, p. 22). Il est cependant remarquable que le non-sens, là encore, au lieu d'être considéré comme rédhibitoire pour la doctrine qui en est affectée, soit référé simplement au « niveau » de compréhension de Wittgenstein, la compréhension étant ici celle que nous ouvre, à l'égard de ce qui est moins une doctrine qu'une « image », l'usage que nous sommes capables d'en faire, en tant qu'« usage pour la vie ». Se mettent donc en place ici, à propos de la prédestination, comme plus loin à propos de la « Seigneurie » du Christ exprimée dans le Jugement dernier – encore la couronne, et encore son refus ! – tout un enchaînement de notions qui permettent de renvoyer le non-sens à une apparence : celle de la proposition, en tant qu'elle doit être vraie ou fausse (ou tout au moins vraisemblable). Cette apparence (dont il est remarquable qu'elle soit précisément constituée par les conditions du *jugement*) ne s'impose qu'à un certain « niveau de religiosité » : celui où se donne comme « doctrine » (et nous savons que c'est là chez L. W. un synonyme de la « théorie ») ce qui est en soi un « récit », fait non de propositions mais d'« images », dont le sens véritable et la cohérence dépendent de l'usage en tant que forme de vie. « Le croyant, précise le même contexte, n'a envers ce récit *ni* la relation que l'on a envers la vérité historique (la vraisemblance), *ni* celle que l'on a envers une doctrine des “ vérités rationnelles ”. Cela existe. (L'on a bien des attitudes fort différentes envers les différentes espèces de ce que l'on appelle poésie !) » Texte qu'il est impossible de ne pas rapprocher de cet autre : « Je crois avoir bien saisi dans son ensemble ma position à l'égard de la philosophie quand j'ai dit : La philosophie, on devrait, pour bien [faire], ne l'écrire qu'*en poèmes*. » (*Remarques mêlées*, p. 35)